

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 3 (1909-1910)
Heft: 1

Artikel: L'impossibilité d'être artiste
Autor: Boutarel, Amédée
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068826>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

R.

cpl.
K

N° 1. — 3^{me} Année.

15 Septembre 1909.

La Vie Musicale

Organe officiel de l'Association des musiciens suisses, pour la Suisse romande.

SOMMAIRE: Aux Lecteurs. — *L'impossibilité d'être artiste*, AMÉDÉE BOUTAREL. — *Encore quelques fragments du « Journal intime » de H.-F. Amiel*. — La musique en Suisse : M. Carl Ehrenberg. — La musique à l'Etranger : Allemagne (Bayreuth-Munich), MARCEL MONTANDON ; France (Lettre de Paris), PAUL LANDORMY. — Communications de l'A. M. S. — Echos et Nouvelles. — Nécrologie. — Bibliographie.

En raison des nombreuses améliorations apportées à la « Vie musicale », le prix des abonnements d'un an sera désormais de Fr. 8 pour la Suisse et de Fr. 10 pour l'Etranger. Le numéro se vendra partout 50 centimes. Les conditions des abonnements en cours ne sont pas modifiées.

L'impossibilité d'être artiste.

Une parole cruelle a été dite à propos de la *Symphonie avec chœur* : « Il faut que Beethoven ait été sourd pour croire à la fraternité humaine. » Je m'excuse de reproduire cette phrase injurieuse au génie et je demande à mon tour : « Schiller était-il atteint de la même infirmité, lorsqu'il improvisa dans la joie de son âme ces admirables strophes d'allure si païenne et si révolutionnaire à la fois, dont la poésie et la musique pénètrent si profondément en nous-mêmes ? »

On pourrait empirer l'inconvenance de pareilles ironies et mettre en suspicion la sincérité de tous les compositeurs qui puisèrent une fois leur inspiration à la même source que Beethoven. Pour ne citer que Schubert, faut-il supposer qu'il traversa le monde en refusant d'entendre, afin d'éviter le mensonge de chanter un élan des hommes vers l'amour, en contemplant l'iniquité ?

Eh bien, j'ose le dire, Schiller, Beethoven, Schubert ont vu l'étincelle et deviné la flamme. Ce qu'ils ont célébré, c'est la vérité du lendemain. Le doute, le sarcasme engendrent l'indifférence, et l'image de l'indifférence c'est l'arbre sans la sève qui se dessèche et meurt. Si j'ai inscrit en tête de ces lignes un titre trop justement, hélas, triste et désespéré, du moins, qu'on se rassure, ma dernière pensée ne sera pas l'expression d'un découragement définitif en face d'une constatation d'éternelle déchéance, mais le pressentiment d'un effort prochain de la conscience collective pour s'éveiller et se ressaisir. Bien malheureux serait l'homme qui, dans les teintes troublées d'un couchant orageux dont l'opaque lourdeur nous environne et nous oppresse, ne verrait pas monter des étoiles nouvelles.



* * *

Le système d'instruction musicale adopté au Conservatoire de Paris repose sur l'idée d'émulation ; elle y est poussée jusqu'en ses pires conséquences. Sous peine de perdre le bénéfice le plus net de ses années d'étude, l'élève doit être victorieux le jour de la bataille définitive, c'est-à-dire emporter, de haute lutte, un plus ou moins glorieux premier prix. Pour y réussir, certaines conditions de force, d'endurance et d'éclat, parfois une affectation superficielle d'élégance, sont nécessaires et suffisantes ; c'est le lot brillant du virtuose. Or, la virtuosité recherchée pour elle-même confine à l'acrobatie et fait, de tous les sujets qu'elle attire dans son tourbillon, des renégats de leur art, des mercenaires de leurs âmes.

D'autres qualités, presque toujours dépourvues d'action sur les juges d'un concours, parce qu'elles ne donnent pas l'illusion d'une puissance de réalisation immédiate, sont pourtant tout aussi rares que les précédentes, non moins précieuses, et d'une utilité incomparablement plus générale. Ce sont la sensibilité, la fidélité, une large culture, une fine intellectualité, le pouvoir en un mot de convaincre, d'attirer et de retenir par l'éloquence d'une parole ou la vérité simple des interprétations. C'est le don merveilleux qu'a reçu en naissant l'artiste prédestiné ; c'est une force qui rapprochera de lui ses semblables, s'il sait s'adresser à eux dans l'intimité douce que crée le même culte du Beau.

Vous qui jugez les concours avec l'expérience et la loyauté, la droiture de personnes qu'aucun soupçon n'effleure, avez-vous jamais médité sur les répercussions sociales de vos récompenses au dedans et au dehors du monde remuant des artistes ? Vous êtes-vous demandé parfois si vous remplissiez réellement une édifiante fonction en distribuant vos couronnes ?

« La mission qui nous est confiée, répondrez-vous, ne comporte pas tant de philosophie ; nous en excluons tout ce qui ne s'y rattache pas directement. On nous convie à dire notre opinion sur la valeur de candidats excellemment préparés, nous la proclamons en toute impartialité. Vous n'avez pas le droit d'exiger de nous davantage. Les concours ont pour but principal de consacrer par une distinction significative des artistes capables de jouer dans les concerts. Voilà pourquoi nous ne saurions admettre l'équivalence des supériorités. Notre lauréat doit posséder une valeur technique supérieure jointe à une bravoure à toute épreuve. S'il a peur, s'il se trouble, nous sommes impitoyables. Ses rivaux sont là, nous épient, nous attendent à l'heure des sanctions. Qu'il nous montre, pendant dix minutes, un pouvoir d'exteriorisation vigoureux, notre suffrage lui est acquis. »

Inutile d'insister. Les professionnels éminents à qui nous avons voulu adresser un appel ont cent fois raison à leur point de vue. Le mien est plus haut. Je réprouve les concours comme une institution surannée et antisociale. Croyez-vous que votre conception de l'art conduira comme de plain pied le jeune artiste jusqu'à la montagne sainte où il doit parler d'abondance pour calmer le flot des douleurs ; qu'elle le préparera sans mécomptes à la tâche d'abnégation et de sacrifice qu'il devra plus tard apprendre à cherir s'il devient professeur ?

Votre lauréat, comme vous l'appelez, muni de sa médaille ou de son prix, de sa plaque signalétique, devrais-je dire, n'en fera pas un jouet, croyez-le,

ni une vaine gloriole; il a le sens pratique, il s'en servira comme d'un moyen de publicité, d'un engin de réclame. Vous l'avez marqué au front d'un signe d'inégalité moins puéril que l'anodine décoration sur l'habit; il saura s'en prévaloir pour écraser ses rivaux, pour déjouer les concurrences. Vous lui avez mis une arme dans la main et lui avez ouvert une route facile et dorée au détriment de tous. Cette loi des compensations et des équivalences que les conditions des concours et peut-être aussi le souci de vos propres intérêts vous fait tant dédaigner, c'est le principe même de justice et d'égalité qui doit régir la société future. Ne créons pas de monopoles d'artistes, anéantissons les priviléges, gardons-nous surtout de penser qu'il y ait une corrélation quelconque entre ce que vaut réellement un virtuose et les gains exorbitants qu'il obtient. On s'incline trop facilement devant la force heureuse; on oublie de quelles misères, de quelles ruines elle est faite. « La voie sacrée où surgit la figure passagère de l'homme que la fortune favorise, a dit Eugène Carrière, est faite de la cendre des martyrs. » Nous en avons assez de vos « artistes de concert ». Les vrais, les seuls grands, les Liszt, les Rubinstein n'ont pas besoin de vos écoles pour se former, ni de vos concours pour s'aguerrir.

L'enseignement musical basé sur l'idée de rivalité a pour principaux inconvénients d'épuiser l'élève et de compromettre son équilibre au physique et au moral par un surmenage intensif; d'engendrer, en outre, de nourrir et de perpétuer un état de guerre déplorable entre lui et les condisciples de classe, avec lesquels il devrait nouer des liens affectueux et durables. Après un apprentissage ainsi compris, le résultat le plus évident, c'est l'impossibilité d'être artiste.

Les conservatoires des pays de langue allemande, organisés tout autrement que celui de Paris et ses succursales établies dans onze grandes villes de France, sont des institutions privées recevant parfois un subside ou des princes, ou des municipalités. Celui de Vienne est incorporé aux administrations de l'empire autrichien; celui de Budapest relève du ministère des cultes et de l'instruction publique, Liszt et Franz Erkel en furent les fondateurs en 1875. Le but que tous poursuivent uniformément n'est point de désigner à l'admiration des foules quelques individualités supposées exceptionnelles, mais de faciliter à tous l'accès du domaine de l'art par un travail calme et réfléchi. L'émulation, intervenant comme facteur secondaire, engendre moins de jalousies et moins de rivalités qu'à Paris. Il n'y a point de concours. Des examens de fin d'année permettent de délivrer, sous différentes formes, des constatations d'aptitude. Le piano et le chant choral sont prescrits le plus souvent. Il y a des classes de Poétique, de Professorat, de Direction d'orchestre et de chœurs, des classes de Lecture de la partition, enfin des classes d'amateurs. Il n'est pas rare que des cours d'Histoire de l'art, de Langue française ou italienne, de Prononciation, de Déclamation s'ajoutent à l'enseignement.

Grâce à de telles institutions, fréquentées par des élèves dont le nombre varie de cinq cents à quinze cents pour les grandes villes, le sol germanique devrait être un paradis d'art et de fraternité. Que s'y passe-t-il pourtant? L'homme qui travaille sans posséder les qualités brillantes par lesquelles on provoque la surprise et force le succès, est voué à la médiocrité, parfois à l'indigence; on connaît la situation lamentable des instrumentistes d'orchestre. Il ne serait pas difficile, sans remonter bien haut dans le passé, de signaler

des musiciens de génie dont la valeur a été méconnue, Bruckner, par exemple, et Hugo Wolf dont les œuvres semblent un bienfait dans nos maisons, comme celles de Schubert et de Schumann, parce qu'elles apportent en tous lieux la paix et la poésie, et mille joies intimes autour du foyer. Partout c'est l'exagération au sein de l'inégalité. Les Capellmeister en renom touchent d'énormes honoraires qui ne leur suffisent pas. Ils font des tournées, se louent pour conduire d'autres orchestres que les leurs, s'expatrient pendant des mois et des années en Amérique. Changement de public, sacrifices d'idées, complaisances, concessions, tout cela se tient. Il y a conspiration générale contre la loyauté ; la droiture et l'honnêteté artistiques subissent d'étranges tentations.

Quant aux chanteurs et aux cantatrices de théâtre ou de concert, aux pianistes, violonistes ou violoncellistes, il n'en est guère qui ne recherchent le succès immédiat par des procédés blâmables et de regrettables abdications de conscience. A la solde d'un impresario, ils ne sont déjà plus en possession de leur liberté. Un étranger a droit de contrôle sur leur répertoire, leur impose à l'occasion les ouvrages à exécuter, commande à leur activité, s'empare temporairement de leur vie pour l'exhibition de leur personne. Las, tourmentés, harassés dès les premiers pas, les solistes cessent d'être des artistes d'âme et de cœur ; Ils passent à l'état de virtuoses de larynx, de doigts ou d'archet, autant vaut dire de non-artistes. Quand on a essayé de cette existence, l'on ne se retrouve plus soi-même.

Dans le monde entier aujourd'hui, sous peine de rester en proie aux difficultés quotidiennes, l'artiste est voué à la déchéance morale. Cette déchéance est intimement liée aux conditions dans lesquelles se débat la société moderne, peu consciente de ses droits dont elle abuse et de ses devoirs qu'elle méconnaît. L'art n'est pas un champ de culture à isoler du grand tout. Par suite, les artistes sont soumis à la loi commune et ne sauraient prétendre à une existence privilégiée, abritée au milieu d'un luxe somptueux, subventionnée. Bien entendu, ils n'admettent point cela. Pour leur âme amoureuse des bruits de la renommée, une situation moyenne serait une souffrance sans consolation ; pis encore, un déni d'influence. Pour s'y soustraire, ils recherchent des appuis parmi les classes fortunées que l'on appelle bien à tort « dirigeantes » car elles sont incapables même d'une orientation. Là seront leurs protecteurs. Dès lors, ils entrent dans une atmosphère malsaine, réfractaire à l'art, veulent planer orgueilleusement au-dessus des remous de la vie sociale. Ils passent d'un jour à l'autre de la simplicité au faste ; leur préoccupation se dédouble ; l'art et l'argent, l'argent et l'art plutôt. L'idéal nouveau est de gagner rapidement un capital dont le revenu suffise aux besoins courants, mais ces besoins grandissent d'heure ne heure, la vague monte, il faut courir l'Europe, l'Amérique, l'Océanie même ; on se blase, on perd la sensibilité ; bientôt l'individualité diminue, la conscience s'affaisse. « Je veux seulement amasser assez pour acquérir une habitation modeste que j'ai en location auprès d'un beau lac », disait un des meilleurs parmi les artistes contemporains. On lui offrit la direction d'un grand théâtre. Il s'y épouse et s'y diminue, mais la villa sera plus confortable. D'autres font pire, s'acharnent à la recherche des dots de millionnaires. Certains contractent de véritables mésalliances par crainte des aléas de la lutte commune. Ce n'est plus alors Zeus, c'est Danaé qui jette la pluie d'or.

Vouloir leur reprocher ces mœurs, les rappeler à la simplicité, au

respect de leur dignité, parler de la destination supérieure de l'art, ce serait naïveté de notre part. Nul n'est tenu d'être un héros. C'est le milieu social qui est mauvais ; c'est le soi-disant principe d'inégalité, substitué à l'égalité voulue par la nature, qui cause tout le mal. L'impossibilité d'être artiste s'affirme à mesure que le mercantilisme s'implante. Un personnage quelconque, souvent d'une inintelligence avérée peut accumuler plusieurs centaines de millions en trente ou quarante années ; pourquoi voulez-vous qu'un chanteur, une cantatrice, un pianiste se privent d'agir de même s'ils le peuvent ? Les milliardaires y pourvoient. Un Caruso vous déclarera que sa situation est précaire parce qu'il ne peut exister sans dépenser 300,000 francs par an, et qu'il doit amasser, en quelques campagnes fructueuses, le capital nécessaire pour constituer ce minimum de revenu. M^{me} Garden confie aux reporters américains de pareils aveux. M^{me} Patti vend son gosier après décès....

Je n'incrimine pas individuellement les hommes et ne les rends pas responsables de la déchéance que nous subissons. Je demande pardon à celui, à celles dont j'emprunte les noms pour caractériser une plaie abominable, mais, il faut bien que je le dise, tout cela est honteux. C'est le sens moral atrophié, l'âme avariée, une décomposition avant la mort. Éloignons-nous, on sent ici des odeurs de sépulcre, les cadavres ne sont pas loin.

* * *

Il viendra pourtant, nous voulons l'espérer, une ère bienheureuse pendant laquelle on regardera, dans le recul des âges, nos misères d'aujourd'hui. On pensera peut-être alors que, parmi les choses humaines, il en est de vénales dont le commerce fixe en argent le prix, et d'autres, respectables et saintes, qui ne doivent pas être l'objet de spéculations pécuniaires. « On cueille des chardons pour l'âne, dit un proverbe arabe, on n'attrape pas des moucherons pour le rossignol. » Il n'y a là ni mépris à l'égard d'un des êtres créés les plus modestes, ni ingratITUDE vis-à-vis de celui dont la voix est une poésie, un ravisement d'amour dans le calme solitaire des nuits. On paie un service rendu, mais les choses les plus suaves et les plus belles seraient flétries par la seule idée d'une rémunération. La femme se dégrade en trafiquant de ses charmes, le prêtre se déshonore s'il traite sa religion comme un objet de lucre. « Que mangerons-nous, de quoi nous vêtirons-nous ? » disaient à Jésus ses disciples. Et le jeune Maître répondait : « Regardez les oiseaux de l'air, regardez les lys dans les champs ». Paul, serré de plus près par le besoin au cours de ses voyages, offre gratuitement ses épîtres et gagne son pain en fabriquant des tentes. Il lui répugnait de vivre sur les biens des prosélytes qui l'avaient écouté.

Les temps sont changés. Ni l'apôtre de l'art, ni celui de la pensée pure ne sauraient poursuivre leur mission sans obtenir une indemnité de la masse des citoyens. Ceux qui évangélisent sont pauvres ; leur humiliation est de ne pouvoir chanter comme le rossignol pour la seule joie d'embellir le monde.

« Mais pourquoi, dira-t-on, demander le désintéressement à l'artiste ? L'art ne fraye pas devant ses élus une voie triomphale à parcourir sur un char pavé de fleurs ; il impose des fatigues, des épreuves, des déceptions. Sans la perspective de conquérir l'aisance, qui donc ne refuserait d'affronter les risques d'une vocation même impérieuse ? » Et renchérissant sur ce discours, les parvenus de la carrière crieront avec dédain à celui qui les blâme de s'être mis en vente : « Vous eussiez fait comme nous si vous l'aviez pu. »

Hélas, ils auront dit vrai bien souvent. Et c'est là précisément ce qui montre la généralité du mal. La soif des jouissances a changé en pierre la chair et le sang de nos coeurs. Longtemps encore sans doute, ceux qui ont le discernement du juste et de l'injuste passeront ici-bas en déplorant nos mœurs. Car, tant qu'il n'existera pas une communion profonde entre la vie artistique et la vie sociale rectifiée et sereine, nous croirons voir toujours, dans la persistante obscurité du passé, le spectre brulant des vieilles écoles économiques, nous montrer, sous le titre d'Harmonies, je ne sais quelle fausse apparence d'ordre, tandis que sa bouche bégaye avec un rictus funèbre : « Désespère et meurs, toi qui ne crois pas en nous ; ton rêve d'union n'est qu'utopie ! »

Nous répondrons par un sourire. Écoutez cet apologue. « Sur la branche d'un pommier, le gui voyant les passants ramasser quelques fruits et foulter aux pieds les autres, dit à l'arbre qui le portait : « Tu donnes tout libéralement et nul ne songe seulement à s'asseoir sous tes branches ; j'admire ta générosité mais tu me fais pitié. Je préfère ma destinée à la tienne ; si je ne suis utile à rien, du moins je ne fais pas d'ingrats. » Le pommier dit alors avec calme : « Garde tes louanges et tes mépris ; ma raison d'être est de produire des pommes ; si je cessais ma vie s'éteindrait. Je te nourris et tu ne m'en remercies pas ; reste dans ton indifférence ; moi, je remplirai ma mission jusqu'à la mort. Créé pour donner, je donne sans demander à qui. » Ainsi donnèrent Bach et Beethoven ; ainsi donna Eugène Carrière, et c'est lui qui, par cette jolie parabole, a tenté de nous convaincre que l'artiste doit se prodiguer dans l'intérêt de tous, parce qu'il vit pour rendre les dons qu'il a reçus. *Gratum accepistis, gratis date.* Carrière n'entrevoit la possibilité d'un avenir meilleur pour les arts que dans l'égalité des hommes.

Un des écrivains qui ont remué le plus d'idées pendant le siècle dernier a précisé ainsi le devoir des conducteurs de peuples aux époques primitives : « Tenir l'homme dans cet enthousiasme tempéré que produit l'intelligence du bien, la contemplation de nous-mêmes et le spectacle de la nature. » Nous pouvons assigner aujourd'hui le même rôle aux artistes, conducteurs d'âmes. Ceux-là surtout le comprennent dont l'influence heureuse s'exerce dans l'intimité. Nous en avons connu dont les facultés ne le cédaient en rien à celles de leurs frères enivrés par des succès retentissants, et dont le caractère était singulièrement plus haut. Ils ennoblissaient la tâche du professeur, toujours si digne de respect. En enseignant la technique et le style, ils avaient le souci constant de rattacher aux interprétations des aperçus de psychologie, d'esthétique et d'histoire. Leurs leçons évoquaient parfois des tableaux pleins de délicatesse ; elles faisaient ressortir les œuvres avec une transparence extrême par un sens subtil d'analyse. Ils nous sollicitaient à partager la joie de leurs admirations, ces éducateurs d'élite. Témoins du développement de leurs élèves, ils ornaient en eux la mémoire, affermissaient le jugement, provoquaient l'éveil de la conscience et restaient volontairement des humbles.

Saluons-les, ces humbles, nos guides les plus proches sur la route où nous marchons tous. Nul d'entre eux n'aspire à la gloire, et, si elle tombe un jour sur leur tête, une vaine ostentation ne les déclassera pas. Le silence qui les environne permet à leur voix de frapper notre oreille sans que le moindre mot s'altère de ce qu'ils ont à nous confier. Si le soleil éclatant de la renommée tapageuse ne brille point au-dessus d'eux, des astres plus discrets leur font une

couronne dont le reflet s'étend assez pour dissiper bien des ténèbres. Tant que l'un de ces humbles restera sur la terre, nous ne croirons pas au déclin. S'il y en a seulement quelques milliers, nous penserons voguer à pleines voiles vers des félicités nouvelles. Nous ne leur dresserons pas de statues ; la seule récompense à laquelle ils aspirent, c'est de savoir qu'en rappelant ici leur anonyme souvenir, nous songeons avec gratitude à tout ce que leurs âmes ont versé dans les nôtres.

AMÉDÉE BOUTAREL.

La Vie Musicale publiera dans son prochain numéro :

GEORGES HUMBERT : *Au 1^{er} Festival Brahms (Munich, 10-14 septembre 1909.)*

Encore quelques fragments

DU

« Journal intime » de H.-F. Amiel¹.

14 mai 1853. — Troisième concert de quatuors : il a été court : des *variations* pour piano et violon de Beethoven et deux *quatuors* pas davantage. Les quatuors étaient parfaitement limpides et faciles à ramener à l'unité. L'un de Mozart, l'autre de Beethoven. — J'ai pu comparer les deux maîtres, leur individualité m'était lumineuse : Mozart, la grâce, la liberté, la forme sûre, déliée, nette, la beauté exquise et aristocratique, la sérénité d'âme, la santé et le talent au niveau du génie ; Beethoven, plus pathétique, plus passionné, plus déchiré, plus touffu, plus profond, moins parfait, plus esclave de son génie, plus emporté par sa fantaisie ou sa passion, plus émouvant et plus sublime que Mozart.

Mozart vous restaure comme les dialogues de Platon, il vous respecte, vous révèle votre force, vous donne la liberté et l'équilibre. Beethoven vous saisit, il est plus tragique et oratoire, tandis que Mozart est plus désintéressé et poétique. Mozart est plus grec et Beethoven plus chrétien. L'un est serein et l'autre sérieux. Le premier est plus fort que la destinée, parce qu'il prend la vie moins profondément ; le second est moins fort, parce qu'il s'est mesuré à de plus grandes douleurs. Son talent n'est pas toujours égal à son génie et le pathétique est son trait dominant, comme la perfection celui de Mozart. Chez Mozart, tout est en équilibre et l'art triomphe ; chez Beethoven, le sentiment l'emporte et l'émotion vient troubler l'art en l'approfondissant.

17 décembre 1856. — Ce soir, deuxième séance de quatuors. Elle m'a beaucoup plus remué que la première ; les œuvres choisies étaient plus hautes et plus fortes. C'étaient le *Quatuor en ré mineur* de Mozart et le *Quatuor en ut majeur* de Beethoven, séparés par un *Concerto* de Spohr. Ce dernier, brillant et vif dans son ensemble, a de la fougue dans l'*allegro*, de la sensibilité dans l'*adagio* et de l'élégance dans le *finale*, mais il ne révèle qu'un beau talent dans une âme moyenne. Les deux autres mettent en contact avec le génie et révèlent deux grandes âmes. Mozart, c'est la liberté antérieure, Beethoven, c'est l'enthousiasme puissant. Aussi l'un nous affranchit, l'autre nous ravit à nous-mêmes. Je ne crois pas avoir ressenti plus distinctement qu'aujourd'hui et avec plus d'intensité la différence de

¹ H. Georg, éditeur, Genève. — L'ancien professeur de l'Académie de Genève, où il mourut le 11 mai 1881, était ému parfois jusqu'aux larmes « par les accents d'une musique de cuivre ». Mais sa sensibilité affinée s'appliquait aussi à de plus hautes manifestations d'art et sa plume traduisait à merveille certaines sensations musicales. Voici pour preuve deux fragments que rappelle fort à propos M. Henri Kling, dans de brèves « Notes sur la vie musicale à Genève » (*Courrier musical*, 1^{er} et 15 août 1909).